

À l'Opéra, ils se réparent en dansant

C'est un « OUI » à la vie que lancent Régine Chopinot et sa troupe d'amateurs ce samedi à Paris. En grande précarité pour la plupart, ils sont une vingtaine à s'épanouir sur scène.

SYLVAIN MERLE

« ARRÊTEZ DE VOUS CACHER les anges, on ouvre les yeux. Pour être vu, il faut regarder, dialoguez par le regard à deux, trois ou quatre », lance avec force la chorégraphe Régine Chopinot. Ce mardi dans l'amphithéâtre Olivier Messiaen de l'Opéra Bastille, à Paris, une vingtaine d'anonymes évoluent sur scène, de toutes tailles et origines, d'une parité quasi parfaite. Ils sont d'Afghanistan, d'Iran, de Mongolie ou de Somalie, pour la plupart demandeurs d'asile, tous en grande précarité. Ce samedi à 20 heures, ils danseront à l'Opéra.

Depuis trois ans, Régine Chopinot anime une semaine par mois, d'octobre à avril, cette résidence chorégraphique en lien avec les associations Aurore et Habitat et humanisme. Un projet nommé « OUI #3 ». Qu'il faut lire O, U, I, trois lettres pour chacune des trois années, nous précise-t-on. « Le O pour le groupe qui se forme, le U pour celui qui s'ouvre, et le I, cette année, pour la verticalité retrouvée de l'homme debout. »

Retrouver sa verticalité et confiance en soi, voilà un des effets de cet accompagnement au long cours. Régine Chopinot résume les termes de « bienfait » ou de « bénéfices », préfère « juste acter » ce qui est : cela fait du bien à tous, à eux et à elle aussi.

Sur la scène en demi-disque, ils marchent, courent, sautent ou tourment sur eux-mêmes, en avant ou à reculons. À la batterie, Vincent donne le tempo. Cheveux gris tirés en arrière, pantalon de jogging et pull bleu, Régine, petit bout de femme de 70 ans dirige avec fermeté, bienveillance, engagement. « Bougez, vous êtes les rois du déplacement les anges. » Elle les appelle « les anges » ou « les bébés », toujours enthousiaste. Il en faut pour allumer « le feu » en eux.

Yeux grands ouverts et sourire, Estelle ondule avec



Opéra Bastille, Paris (XII^e), mardi. Plusieurs des artistes en herbe présents dans le spectacle « OUI #3 » sont des demandeurs d'asile venus des quatre coins du monde.

Bekaye est de ceux-là. À 23 ans, l'athlétique garçon originaire de Guinée a débarqué mineur à Lampedusa (Italie). À sa majorité, il passe à Nice puis Toulon, où la rencontre avec Régine en 2017 est capitale. Delf, puis bac professionnel en poche, il apprend à danser avec elle. « Cela m'a apporté beaucoup de tranquillité, après tout ce que j'ai traversé. Cela apaise le mal que j'ai enduré », glisse-t-il. Aujourd'hui professionnel, il se produit sur les plus grandes scènes. « Ici, avec ces jeunes, je me sens à ma place, comme si j'étais avec ma famille. Je sais ce qu'ils ont traversé et ça me donne encore plus d'énergie pour les pousser à aller de l'avant. »

« Tout le monde est heureux, confie Régine. Samedi, les spectateurs verront la vie. » Il fallait s'inscrire, c'est gratuit et complet. Mais « il y a toujours des places qui se libèrent », assure la chorégraphe. Elle rejoint son collectif. « Allez Vincent, vas-y à donf, réveille-les », lance-t-elle au batteur, qui accélère le rythme. On perçoit alors le pouls du groupe qui bat à l'unisson.

grâce et félinité. Ça n'a pas toujours été le cas. Participante au groupe depuis trois ans, elle se souvient des premiers temps. « On était très renfermés, on nous demandait de bouger, mais moi je me demandais où j'allais dormir le soir », confie la jeune femme. Pourtant doctorante en droit, cette Camerounaise de 35 ans, en France depuis plus de dix ans, avait alors perdu travail et logement à cause d'un problème de titre de séjour. Une dégringolade. Pour elle, « venir ici voulait dire risquer de rater le bus social et de ne pas avoir de place d'hébergement le soir ». Elle ose, y prend goût. « J'ai trouvé le moyen de me libérer, ça m'a permis de gagner en optimisme. »

« On est devenu une famille »

« Ces ateliers servent à les mobiliser sur eux-mêmes, sur leur corps, mais aussi à être une unité dans un groupe, souligne Myriam Mazouzi, directrice de l'Académie de l'Opéra de Paris, qui a proposé à Régine de mettre sur pied OUI. Et, c'est notre mission d'inventer des programmes pour aller chercher des publics. »

Tee-shirt violet siglé Fondation des femmes, fichu noir, Assiatou pétille derrière ses lunettes. « Le soir, après, je me sens légère, moralement et physiquement », note celle qui fêtera ses 65 sur scène ce samedi. Venue de Guinée-

Conakry, en attente de régularisation, elle ne manque pas ce rendez-vous depuis trois ans. « Les immigrés qui sont là viennent de partout, mais on est devenu une famille », note-t-elle. « On devient comme des frères, des sœurs », souffle aussi Véronique, 34 ans, arrivée de Côte d'Ivoire il y a trois mois.

« Ce sont des warriors (guerriers), je n'aurais pas survécu à ce qu'ils ont vécu », souffle Régine. Deux danseurs relaient ses consignes, répétant la fin de chaque phrase que le groupe reprend. De temps en temps, une des participants traduit en persan. L'oralité et le corps, des outils pour acquérir le français.

C'est ainsi que Chopinot a débuté ces séances, à Toulon où est établie sa compagnie, Cornucopiae. « On s'est rendu compte que les participants avaient des pourcentages de réussite supérieurs au Delf (diplôme de langue française nécessaire à diverses démarches), comme si cela débloquent quelque chose. »

“
Au début, on était très renfermés, on nous demandait de bouger, mais moi je me demandais où j'allais dormir le soir
ESTELLE, UNE DANSEUSE